

COLLOQUES NATIONAUX
DU
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

N° 930

LES DIALECTES ROMANS
DE FRANCE
A LA LUMIÈRE
DES ATLAS RÉGIONAUX

STRASBOURG
24-28 mai 1971

EXTRAIT

ÉDITIONS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
15, quai Anatole-France, 75700 Paris

1973

COMMUNICATION DE M. XAVIER RAVIER,
Ingénieur au C. N. R. S., chargé de cours à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

L'INCIDENCE MAXIMALE DU FAIT DIALECTAL

M. Séguy, se fondant sur l'étude de cinq villages catalans contigus et quasi isophones, vient de démontrer que le dialecte, si l'on prend ce terme dans son sens le plus local et le plus restreint, remplit une double fonction : sur le plan linguistique, il répond aux besoins créés par les relations intercommunautaires, en servant à celles-ci de cadre naturel et approprié, tandis que du point de vue social il permet à des collectivités immédiatement voisines de se démarquer les unes des autres, ces deux aspects, loin de s'exclure, se trouvant en parfaite et perpétuelle complémentarité.

Il nous revient d'examiner ce qu'il en est du fait dialectal à l'échelle d'un domaine considéré dans ses grandes dimensions : à un tel niveau, on ne saurait évidemment se réclamer de la perspective socio-fonctionnelle adoptée par M. Séguy.

En effet, si l'on se réfère à la pratique normale, des groupements humains appartenant au même ensemble idiomatique, mais se trouvant géographiquement éloignés les uns des autres, n'ont pas, sauf exception rarissime, l'occasion de communiquer au moyen du vernaculaire¹ : dans de telles conditions, la question de l'échange quotidien et usuel par le truchement du langage ne se pose pas, pas plus que n'est ressenti, collectivement, le besoin de se distinguer par telle ou telle particularité emblématique du parler.

En revanche, il est d'un intérêt majeur de déterminer jusqu'à quel point une institution linguistique donnée, si marquée que soit l'hétérogénéité des parlers la réalisant dans l'espace et en dépit de cette hétérogénéité, est susceptible de répondre à sa destination première : servir de véhicule à l'information. Ce problème, nous venons de le voir, n'a aucun sens pour les sujets parlants eux-même, dans la mesure où ils sont enfermés dans les limites de leur horizon dialectal propre : aux yeux de l'homme de science, la chose est loin d'être indifférente, car, au bout du compte, il y va de la définition même de la langue, et pas seulement d'un point de vue spéculatif.

1. Cela n'implique pas la méconnaissance totale de formes linguistiques extra-locales, même éloignées : voir à ce sujet le développement consacré un peu plus loin à l'occitan commun.

Les préoccupations qui sont les nôtres, nous les relierons, mais en faisant de ce vocable un usage extensif, à ce que Ronjat appelait déjà *l'intercompréhension*, c'est-à-dire la faculté, assortie de réciprocité, pour des locuteurs ne connaissant que la forme strictement indigène de leur vernaculaire d'accéder à d'autres formes de ce même vernaculaire, quelles que puissent être les différences imputables au morcellement dialectal ; la cristallisation de ce morcellement, rappelons-le au passage, s'est faite sous l'influence d'une foule de facteurs, parmi lesquels nous citerons, sans d'ailleurs nous mêler d'attribuer ni plus ni moins d'importance aux uns qu'aux autres, le conditionnement bio-géographique, les modes de vie, la civilisation traditionnelle, l'histoire ; par ailleurs, on est habituellement tenté d'établir une proportionalité directe entre le degré de gravité de la variation linguistique et la distance : cette dernière certes intervient, mais pas comme cause première, elle n'est qu'un agent multiplicateur des paramètres que nous évoquions à l'instant, avec toutes les éventualités que cela implique du point de vue des situations locales particulières ; cette assertion doit cependant être aussitôt nuancée : au moment où nous achevons la mise au point du présent rapport, M. Séguy a l'obligeance de nous communiquer un travail de lui inédit dans lequel il démontre que la distance linguistique ne croît pas régulièrement d'un point d'origine donné au point distal : la croissance est modulée (ou modérée) par un facteur variable *inversement proportionnel* à la distance kilométrique et grâce à ce régulateur est donc empêchée une dislocation à l'infini de la surface dialectale.

Notre champ d'investigation est le gascon : pour les besoins de la cause et afin de rendre notre recherche aussi probante que possible, nous avons choisi des localités du réseau de l'*Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne* situées au septentrion, au midi, à l'orient et à l'occident du domaine, soit respectivement Saint-Côme (point 645), Gavarnie (point 697 ¹), Anan (point 679 SO), Mézos (point 680) et Mimizan (point 680 N), ces deux dernières formant groupe.

Les points ainsi déterminés représentent les quatre variétés de l'idiome gascon que dans la terminologie habituellement reçue on appelle le nord-gascon (Saint-Côme), le sud-gascon pyrénéen (Gavarnie), le gascon oriental toulousain (Anan) et le gascon occidental maritime (Mézos/Mimizan).

Le temps qui nous est imparti ne nous permet pas de décrire les caractéristiques, même cardinales, des familles linguistiques que nous venons d'énumérer : nos auditeurs voudront bien par conséquent se reporter aux ouvrages classiques, tels *Le gascon* de Rohlfs ou l'*Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne* (en abrégé A. L. G.).

Nous tenons cependant à indiquer les faits que voici :

a) le gascon occidental maritime se distingue du reste du gascon et donc du reste de l'occitan par divers traits, dont les plus représentatifs touchent le sys-

1. L'enquête a eu lieu en réalité et pour des raisons de commodité à Gèdre (8 km N de Gavarnie) dont le parler ne diffère pas de celui de 697.

donnée à cette variété dialectale par les gens des régions circumvoisines, lesquels s'amuse à s'ailleurs à singer leurs compatriotes à l'aide d'une facétie dans laquelle la singularité en cause est volontairement appuyée : *lou pœe hæ nædæ æ hæ sæ nægæ* « le poisson nage et se noie ».

b) Le phonème *æ* existe également dans un isolat de la Gascogne toulousaine, dont notre point Anan fait précisément partie, mais il occupe une tout autre position que son frère landais : il est le résultat d'une évolution secondaire de *u*, d'où par exemple *mæer* pour le mot qui est ailleurs réalisé *mur* < *mūru*.

c) Quant au parler de Gavarnie, tous les gasconologues s'accordent à le considérer comme l'un des plus particularistes, sinon le plus particulariste, du domaine : un ouvrage entier serait nécessaire pour le dépeindre.

Il va de soi que nous ne pouvions étudier l'intercompréhension à grande distance qu'au moyen d'un artefact expérimental dont nous allons, sans plus tarder, expliquer le scénario.

En chacun des lieux d'enquête dont nous avons tout à l'heure donné la liste, nous avons proposé à des originaires, bien entendu gasconophones, des textes en langue vernaculaire provenant du point distal et préalablement enregistrés au magnétophone : nous demandions en premier lieu aux personnes se soumettant à l'expérience de dire ce qu'elles avaient retenu des divers documents qui venaient de leur être présentés ; cette épreuve de compréhension globale était suivie d'une autre pour laquelle nous exigeons non plus simplement un rappel du contenu, mais une véritable traduction juxta-textuelle orale en français, étant entendu qu'à cette fin nous prenions soin d'arrêter l'appareil lecteur à intervalles convenables et de façon à faire défiler d'une coupure à l'autre un segment sémantiquement et grammaticalement cohérent. On voit donc que le principe de la démarche était d'opposer deux à deux les localités choisies pour notre recherche, selon l'axe N-S d'une part, selon l'axe E-W d'autre part.

Quant aux textes faisant l'objet de la manipulation, ils comprenaient :

a) un récit improvisé à sujet imposé : mais le thème retenu n'était pas le même aux deux extrémités de chacun des axes, puisque d'un côté, au moment de la collecte des textes nécessaires à l'expérience, nous nous étions fait raconter la culture du blé et de l'autre le sacrifice du cochon ;

b) un récit improvisé dont le sujet était laissé à l'appréciation de son auteur : il pouvait s'agir de la relation d'un fait divers ou d'un souvenir.

En opérant le croisement des motifs de textes libres à sujet imposé, tout comme en introduisant la narration d'événements purement anecdotiques, nous avons cherché à éliminer au maximum les effets des facilitations qu'aurait pu introduire la présence de trop nombreux universaux de situation.

Avant de présenter et de commenter les résultats de nos investigations, une remarque d'ordre méthodologique s'impose : nos auditeurs comprendront sans la moindre peine que nous n'avons guère les moyens d'optimiser les conditions dans lesquelles a été menée notre expérience, des variables importantes entrant

en ligne de compte, par exemple les différences qui tiennent à l'aptitude individuelle des témoins, aux caractéristiques des textes utilisés, aux conditions d'écoute des magnétogrammes, sans oublier l'idiosyncrasie du chercheur qui n'est pas certain d'avoir toujours apprécié selon un système de référence rigoureusement constant et impersonnel les apports de ses divers témoins. Il faut par conséquent se résigner à voir le déroulement de l'opération scientifique en tant que telle grevée d'une inévitable entropie dont il n'est pas possible de mesurer exactement l'incidence.

Nous pensons néanmoins que les documents que nous avons recueillis permettent de se faire une idée de quelques tendances fondamentales : aussi allons-nous dire ce que nous y avons trouvé après dépouillement, en suite de quoi nous proposerons une première série de conclusions.

Nous nous sommes en premier lieu attaché à évaluer d'une manière aussi objective que possible la quantité d'information de contenu captée par nos locuteurs indigènes lors de leur confrontation avec les productions linguistiques distales : à cette fin, nous avons utilisé d'abord les données procurées par l'épreuve de compréhension globale portant sur les textes libres à sujet imposé et nous nous sommes astreint à compter les unités narratives perçues par nos témoins opérant sur les documents en parler du point opposé.

Le tableau ci-après contient les résultats de ce comptage, avec de gauche à droite les indications concernant la localité où se déroule l'expérience, l'origine du texte servant pour le test, le nombre d'unités narratives que ce texte contient et le nombre de celles qu'a restituées le témoin, enfin le taux de rétention de l'information. Bien que le test porte exclusivement sur la perception positive du contenu, ses résultats ne valent pour une certaine part qu'à titre indicatif, en raison du rôle qu'a pu jouer, hors des mécanismes linguistiques proprement dits, la mémorisation (avec l'épreuve suivante nous aurons un moyen de mesure plus rigoureux) :

LIEU DE L'EXPÉRIENCE	ORIGINE DU TEXTE UTILISÉ	NOMBRE D'UNITÉS NARRATIVES CONTENUES DANS CE TEXTE	NOMBRE D'UNITÉS NARRATIVES RESTITUÉES PAR LE TÉMOIN	TAUX DE RÉTENTION DE L'INFORMATION DE CONTENU %
Anan.....	Mézos	23	10	43,40
{ Mézos.....	Anan	29	11	37,80
{ Mimizan.....	Anan	29	8	27,50
Gavarnie.....	Saint-Côme	16	8	50
Saint-Côme.....	Gavarnie	20	10	50

Ces résultats sont dans une très large mesure confirmés par ceux de l'épreuve de traduction juxta-textuelle des mêmes textes libres à sujet imposé. Dressons

un nouveau tableau dans lequel les segments déterminés, ainsi que nous l'indiquons plus haut, par les arrêts successifs de l'appareil lecteur sont dénombrés selon la valeur de la traduction qui en a été donnée par nos témoins, soit l'échelle que voici : traduction exacte, traduction partiellement exacte ou incomplète, traduction entièrement erronée ou refus de traduction, le témoin n'ayant pas fait la moindre tentative de déchiffrement (le comptage tient compte ici de tous les manquements observés, qu'ils soient grammaticaux dans le sens large ou lexicaux ou sémantiques) :

LIEU DE L'EXPÉRIENCE	ORIGINE DU TEXTE UTILISÉ POUR L'ÉPREUVE	NOMBRE TOTAL DES SEGMENTS DÉTERMINÉS PAR LES ARRÊTS DE L'APPAREIL LECTEUR	NOMBRE DE SEGMENTS TRADUITS DE MANIÈRE EXACTE	NOMBRE DE SEGMENTS TRADUITS DE MANIÈRE PARTIELLEMENT EXACTE OU INCOMPLÈTEMENT	NOMBRE DE SEGMENTS TRADUITS DE MANIÈRE TOTALEMENT ERRONÉE OU REFUS DE TRADUCTION
Anan.....	Mézos	29	16	10	3
{ Mézos.....	Anan	55	22	28	5
{ Mimizan. . .	Anan	48	4	36	8
Gavarnie... .	Saint-Côme	31	20	9	2
Saint-Côme.	Gavarnie	40	22	15	3

Quant aux épreuves reposant sur la manipulation des textes libres à sujet libre, les renseignements qu'elles nous ont apportés ne divergent guère finalement de ceux que nous exposons à l'instant : par conséquent, afin de ne pas alourdir notre exposé, nous nous abstenons de publier une seconde série de statistiques.

Comment interpréter nos bilans ?

Trois ordres de remarques nous paraissent s'imposer.

1) Entre locuteurs parlant un même idiome, en l'occurrence le gascon, mais pratiquant de celui-ci des formes locales aussi distinctes qu'il est possible les unes des autres, le risque d'une non-compréhension absolue semble en fin de compte négligeable, du moins si l'on s'en rapporte à nos statistiques : la probabilité est plutôt à la transmission dans les deux sens d'une certaine quantité d'information, grande ou petite, et ce en dépit de la variation du langage dans l'espace.

La possibilité d'une intercompréhension trans et même télé-dialectale étant admise, entrons dans les détails : nous allons voir aux alinéas suivants que nos épreuves ont révélé deux degrés différents dans le processus.

2) En ce qui concerne l'axe E-W, l'informateur de Mézos et celui de Mimizan, qui pourtant représentent la même variété dialectale, n'ont pas réagi de manière

identique devant le parler d'Anan, le premier ayant été bien plus à l'aise lors du test, et cette dissimilitude correspond sans doute à des différences d'équation personnelle : mais leurs performances à tous deux, considérées conjointement et globalement, sont quand même, comme le font voir nos tableaux, assez sensiblement inférieures à celles du témoin d'Anan aux prises avec le gascon landais maritime : cette disharmonie entre les résultats des deux extrémités de notre axe tend à montrer qu'il est des cas où le parler distal est mieux toléré d'un côté que de l'autre, ce qui revient à dire, en usant d'une formulation plus rigoureuse, qu'en milieu dialectal il y a des chances pour que l'intercompréhension ne soit pas toujours bilatérale en totalité (ce qu'on peut également exprimer : le parler du point A est mieux compris au point B que le parler du point B l'est au point A).

Cette disparité de traitement, dont les causes ne sont pas claires, est intéressante : des faits analogues, mais vérifiés dans la pratique effective et non par le moyen d'un artifice comme le nôtre, sont signalés çà et là, notamment en domaine euskarien avec le souletin ou le biscayen face aux autres parlers basques ; dans d'autres familles linguistiques, le déséquilibre peut atteindre un aspect limite : on cite en effet l'exemple, en zone amériquienne sud, de populations indigènes chez lesquelles la compréhension s'exerce de manière purement unilatérale, bien que les formes idiomatiques et les habitats soient voisins¹ : le linguistique et le socio-fonctionnel sont ici tellement dissociés qu'un état de dialecte, dans l'acceptation prêtée au terme par M. Séguy, n'est pas arrivé à s'imposer.

Une situation aussi tranchée que celle que nous venons d'évoquer est fortement improbable, nous l'avons vu il y a un instant, dans notre domaine : toutefois, les locuteurs de chez nous ont souvent un sentiment différent et nous songeons à ce propos aux gascons de la plaine pré-pyrénéenne qui ont la conviction de ne pas entendre leurs compatriotes de la montagne, ou du moins l'affirment.

3) Les résultats de l'axe Gavarnie/Saint-Côme, où l'intercompréhension a été pratiquement biunivoque, rappellent opportunément, nous allons le voir, que l'on ne doit jamais perdre de vue le considérant aléatoire dans l'étude des processus d'essence linguistique.

Compte tenu du particularisme déjà signalé du parler de Gavarnie, nous nous attendions, avant notre enquête, à voir apparaître une inégalité, au moins au détriment de Saint-Côme : il n'en a rien été ; mais en y regardant de plus près, nous avons remarqué que la plus grande partie du vocabulaire figurant dans les textes recueillis à l'un et l'autre points en vue des épreuves se retrouve quasiment partout en Gascogne.

1. V. Jean Caudmont, *La situation linguistique en Colombie*, Encyclopédie de la Pléiade, vol. Le langage, p. 1196-97. Le même auteur signale que l'inverse est également vrai : il y a des groupes qui communiquent normalement malgré les divergences considérables de leurs parlers respectifs. M. Caudmont invoque les raisons d'ordre extra-linguistique pour rendre compte de ces faits.

Voici, du reste, les statistiques correspondantes :

1. a)	Nombre d'items lexicaux contenus dans le texte de Gavarnie.....	67
b)	Nombre d'items lexicaux du texte de Gavarnie restitués à Saint-Côme.....	55
c)	Nombre d'items lexicaux du texte de Gavarnie communs à l'ensemble du domaine.....	51
2. a)	Nombre d'items lexicaux contenus dans le texte de Saint-Côme.....	75
b)	Nombre d'items lexicaux du texte de Saint-Côme restitués à Gavarnie.....	62
c)	Nombre d'items lexicaux du texte de Saint-Côme communs à l'ensemble du domaine.....	59
3.	Nombre d'items lexicaux communs au texte de Gavarnie et au texte de Saint-Côme.....	11

D'après ces chiffres, on voit que le vocabulaire des textes se trouve très exactement à l'intersection des ensembles formés par les lexiques respectifs des deux localités, et ce grâce au lexique gascon commun : de ce fait, étaient créées de part et d'autre pour nos témoins des conditions favorables au passage de l'information.

Cette intersection est, du reste, purement fortuite : nous verrons un peu plus loin, quand nous étudierons la théorie de l'intercompréhension, que la divergence lexicale pour notre couple de points est l'une des plus élevées du domaine linguistique gascon (Nous donnerons en temps voulu les explications utiles).

Quant à ceux qui seraient tentés de porter des appréciations de caractère subjectif, en disant par exemple que les documents soumis aux informations étaient « faciles » — nous mettons volontairement le mot entre guillemets —, nous répondons qu'en saine méthode seules comptent les corrélations établies sur la base de données statistiquement constatées, ce qui est ici le cas : scientifiquement parlant, les concepts de « facilité » ou de « difficulté » ne veulent absolument rien dire.

La recherche que nous avons menée devait aussi nous conduire à nous poser l'importante question du rôle de l'occitan commun en tant qu'agent de l'intercompréhension, mais en cette matière nous devons nous contenter d'indications très générales car il s'agit d'un thème qui eût nécessité une investigation spéciale.

Nous appelons occitan commun une forme linguistique tierce à base de languedocien occidental, n'agissant qu'au niveau de la réception, mais permettant aux sujets parlants une approche des parlers étrangers au langage local et leur donnant ainsi le moyen d'aller au-delà des limites qu'autorise normalement le strict endémisme dialectal.

Sans vouloir trop nous étendre, nous indiquerons qu'effectivement beaucoup de gascons, surtout dans la partie est du domaine, entendent plus ou moins le languedocien et sont très souvent capables de suivre une conversation dans cet idiome, alors que la réciproque n'est pas vraie, les languedociens affectant à l'égard du gascon une attitude d'imperméabilité et le même considérant comme une

curiosité. Il semble donc que dans nos contrées cis-garonnaises, il y ait une projection vers les parlers occitans centraux et dans ces conditions, il est très possible que de nombreux locuteurs indigènes gascons se trouvent en possession d'un instrument de médiation linguistique accroissant leur compétence originelle : mais le mouvement, sur le plan général, n'a pas abouti à l'apparition d'une *koinè* effective, les divers particularismes dialectaux ayant opposé une résistance opiniâtre ¹.

Les facteurs susceptibles d'avoir joué dans cette démarche en direction du languedocien sont variés, d'ordre politique, culturel, économique, historique : il y a certainement le prestige et la gravité économique de Toulouse ; d'autre part les circonstances de la vie traditionnelle faisaient que beaucoup de gens de chez nous se trouvaient dans diverses occasions en contact avec d'autres occitans : la chose est surtout vraie pour les hommes que la transhumance ou les grandes foires amenaient loin de leur domicile, sans oublier le service militaire — celui-ci, avant la révolte des vigneron de Narbonne en 1907, avait lieu le plus souvent dans le cadre de la région — ce qui entraînait un brassage d'hétérophones venus de divers horizons de l'occitanie ; d'autres indices révèlent une véritable circulation de documents linguistiques : il y a quelques années, au cours d'une mission ethnographique à Gèdre (8 km N Gavarnie), nous avons recueilli un texte rituel en languedocien ariégeois utilisé au moment des fêtes du Carnaval et qui avait été certainement apporté là par des montreurs d'ours, les membres de cette profession étant en général originaires précisément du département de l'Ariège.

Mais, répétons-le, cette question de l'occitan commun devra être reprise.

L'épreuve de traduction juxta-textuelle nous a également apporté les éléments d'une théorie de l'intercompréhension, que nous avons pu étayer grâce aux travaux actuels de M. Séguy.

Avant d'entrer dans le détail, nous devons avertir que l'analyse qui va suivre vise le comportement et la conscience linguistiques des sujets parlants : entre donc dans notre champ l'aspect phénoménologique de l'acte de traduction, et non son aspect théorique (celui-ci a été admirablement étudié, comme on sait, par Georges Mounin).

Nous avons été, dès le début de notre recherche, frappé par le fait que nos témoins, dans leurs tentatives de déchiffrement du parler distal, concentraient en priorité leur attention sur le lexique et ressentaient celui-ci de deux manières dis-

1. Les auteurs des deux grandes restaurations linguistiques occitanes ont bien senti la difficulté : dans un premier temps, l'idée de certains d'entre eux était de créer une langue pan-occitane, au moins sur le plan littéraire, avec comme base soit la variété provençale (mistranisme), soit la variété languedocienne (mouvement occitaniste) et comme support une graphie universellement admise (graphie dite mistraliennne ou graphie dite classique, cette seconde consistant en une adaptation du système médiéval) : mais les uns comme les autres ont dû composer avec les divers endémismes et il a fallu alors se résoudre, y compris sur le plan de la traduction écrite de la langue, à des accommodements tenant compte des aspects régionaux du langage.

tinctes mais complémentaires, soit comme élément de résistance, soit comme somme clef linguistique privilégiée, tandis que la composante grammaticale *lato sensu* et la phonologie n'éveillaient pas du tout les mêmes réactions.

Voyons d'abord la stratégie à laquelle donnait lieu cette polarisation lexicale.

a) Lexique élément de résistance.

État de détresse devant les obstacles de vocabulaire (ce qui est souvent traduit par un commentaire incident dans lequel l'informateur exprime sa perplexité, son trouble, son incertitude).

b) Lexique clef linguistique privilégiée.

En cas de difficulté de compréhension, induction du sens global du message consécutive à un repérage dans la chaîne parlée des lexèmes connus (avec tous les risques de distorsion que pareille démarche implique).

On ne sera pas étonné d'apprendre que les manifestations liées à ce couple d'attitudes ont été beaucoup plus nombreuses à Mézos et Mimizan qu'à Anan : cela s'accorde parfaitement avec nos observations de tout à l'heure relatives au caractère non entièrement bilatéral de l'intercompréhension dans ces localités de notre axe E-W.

Touchant les procédures utilisées pour le déchiffrement, nous avons ici encore noté une nette prédominance de celles qui mettent en cause le matériel lexical :

a) Recours extrêmement fréquents à la paronymie.

Ex.

A Gavarnie, le mot de Saint-Côme *s^oul^èi* « grenier » < SOLARIU a été compris « soleil » à cause de *s^oul^èl* < SOLICLU ; même chose à Anan où *bud^èts* « boyaux » de Mézos a été rendu par « veaux » en raison de la quasi-homophonie avec *béd^èts* < VITELLOS.

Le transfert s'est fait parfois par l'intermédiaire de la langue officielle : le texte d'Anan contenait le terme *ba^ouk^ès* « tas de dix gerbes », que l'informateur de Mézos a rapporté au français « bouquets » malgré le caractère très vague de l'analogie phonétique.

b) Motivations reposant sur le sens considéré comme le plus usuel ou interprétation unilatérale fondée sur la valeur donnée au mot dans le parler du témoin.

Ex.

tr^èp^ès, qui à Mézos-Mimizan désigne exclusivement le boudin, est rendu par « tripes » à Anan.

atr^{aw}es^a < AD TRAVERSARE, verbe s'appliquant à un mode particulier de labour à Anan, traduit par « traverser » à Mézos, etc.

c) Référence au contexte (de situation ou linguistique).

Ex.

aga^oue^a « arroser d'eau », endémique de Gavarnie, est immédiatement interprété à Saint-Côme car, dans la séquence où il figure, il est question des diverses opérations concernant le raclage et l'épilage du cochon.

Cette mise en œuvre du contexte est évidemment souvent soutenue par la présence, au plan du paradigme lexical, de constellations terminologiques : le mot est compris car il y a une forte probabilité de le voir figurer dans un type de vocabulaire s'appliquant dans les deux localités en présence à des *realia* similaires, même si par ailleurs les ensembles de signifiants ne sont pas entièrement superposables.

Tous les faits auxquels nous venons de nous arrêter sont également très connus des enseignants corrigeant des travaux de version : ils sont même pour les maîtres une source de scandale ou d'amertume, mais au lieu de s'en irriter, ne vaudrait-il pas mieux admettre qu'il s'agit là de phénomènes linguistiques naturels dont on pourrait, avec un peu d'habileté, tirer parti au profit d'une pédagogie efficace ?

En revanche, nous n'avons jamais vu nos témoins se référer explicitement aux traits grammaticaux et nous n'avons pas d'exemple que ces traits aient, de manière consciente, perturbé ou facilité le déroulement de l'opération traduisante en tant que telle : ils n'étaient l'objet d'aucun effort particulier, nos informateurs, ou bien les ayant automatiquement décodés — ce qui n'implique évidemment pas que des transgressions n'aient pas été commises de ce côté (en fait, il y a eu d'assez fréquentes erreurs sur le temps des verbes, sur les personnes, etc.) — ou bien les ayant parfaitement ignorés.

Une démonstration particulièrement spectaculaire nous a été à cet égard apportée dans deux localités enquêtées : à Saint-Côme, notre informatrice est restée d'une surdité linguistique totale devant l'une des particularités qui marquent pourtant très fortement le gascon pyrénéen par rapport au reste du domaine, nous voulons parler de l'article défini « eth, era », continuateur des formes latines ILLE, ILLA avec accentuation paroxytonique originelle ; à Anan, le témoin n'a nullement perçu dans les textes de Mézos et Mimizan la présence incessante de la particule énonciative « que », caractéristique d'une manière générale du gascon occidental : bien mieux, ce morphème, qui risque de causer des fautes d'interprétation en raison de confusions possibles avec le conjonctif ou le relatif, n'a pas donné lieu à la moindre erreur.

De la composante phonologique, il n'y a pas grand chose à dire, sinon que les remarques faites à propos de la grammaire valent aussi en ce qui la concerne : son incidence, toujours au niveau de la traduction consciente, est demeurée voisine de zéro¹, ce qui explique que quand il arrivait à nos témoins d'accommoder à leur propre parler tel ou tel terme du parler opposé, le transcodage était aussi parfait que spontané, tant du point de vue de la substance que des positions (le fait, du reste, a été très souvent constaté par les dialectologues).

1. A Mézos, cependant, l'informateur a été décontenancé par la vêtue sonore de trois mots d'Anan : mais nous pensons qu'il s'agissait plutôt d'un problème de phonétique acoustique.

Il ressort donc des considérations précédentes que tout se passe comme si le comportement des usagers du vernaculaire, face aux formes étrangères ou exotiques de l'idiome, était de type bi-fonctionnel, avec d'un côté un élément pertinent et très clairement ressenti comme tel, le lexique, et de l'autre un élément que nous appellerons pour simplifier le non-lexique, ce dernier agissant comme bruit.

Notons au passage que l'unisensibilisation au fait lexical paraît décroître en raison inverse de la différenciation linguistique globale : la communication de M. Séguy apporte la preuve que chez des gens pratiquant des parlers très peu distincts, c'est-à-dire se trouvant en situation de dialecte *stricto sensu*, l'altérité des langages n'est plus éprouvée à travers le seul lexique, elle l'est également à travers des traits phonétiques, morphologiques, voire même syntaxiques, socialement utilisés à des fins démarcatives.

Et maintenant nous allons essayer de confronter nos propres constatations aux résultats des recherches menées actuellement à Toulouse dans le cadre des travaux préparatoires du volume VI de l'A. L. G.

Il se trouve que depuis peu de temps, grâce aux grands efforts de M. Séguy, nous disposons d'un admirable instrument nous permettant de comparer de manière objective et mathématique les parlers ponctuels entrant dans le réseau de l'A. L. G. : il s'agit d'une table des distances de Hamming comprenant les paramètres : phonologie, phonétique diachronique, lexique (ultérieurement, on complètera par : systèmes verbaux, morpho-syntaxe et divers). Ces paramètres sont calculés séparément : leur somme donne la distance linguistique totale ; il est également possible de mesurer la valeur relative qu'occupe chacun des paramètres dans la distance linguistique totale.

En ce qui concerne les localités de notre échantillon, les calculs ont abouti aux résultats que voici :

a) Anan-Mézos : le nombre des traits par lesquels les parlers de ces deux localités divergent est de 14 pour la phonologie, 28 pour la phonétique diachronique, 85 pour le lexique (l'évaluation des distances phonologie et phonétique diachronique tient compte des occurrences relevées dans les volumes I à IV de l'A. L. G., celle des distances lexicales a été faite sur 172 cartes prélevées par tirage aléatoire).

b) Anan-Mimizan : 13 traits divergents en phonologie, 28 en phonétique diachronique, 84 en lexique.

a) Gavarnie-Saint-Côme : 10 traits divergents en phonologie, 21 en phonétique diachronique, 99 en lexique.

Les comparaisons que nous avons faites, toujours à l'aide des tables des distances de Hamming, nous ont amené à la conclusion que ces chiffres sont parmi les plus élevés du domaine gascon : les localités sur lesquelles nous avons fait porter notre choix sont donc vraiment très éloignées quant au parler ; ces mêmes chiffres montrent aussi que dans l'absolu la responsabilité de la variation linguis-

tique incombe pour une part énorme au lexique ¹, en tout cas pour sept fois plus en moyenne que la phonologie et trois fois et demi plus que la phonétique diachronique : dans ces conditions, il est clair qu'il y a un lien entre la situation révélée par les statistiques purement impersonnelles que nous citions voici un instant et le comportement de nos témoins gasconophones survalorisant spontanément la composante lexicale.

Dans le tableau ci-après, nous reprenons les données sur lesquelles nous nous sommes basés et nous les regroupons de manière précisément à faire apparaître cette prééminence du facteur lexique (φ signifie phonologie ou phonologique, ph : phonétique diachronique, L : lexique, Δ : distance, $\Delta\varphi$: distance phonologique, etc.) :

	NOMBRE DE TRAITS LEXICAUX DIVERGENTS		POURCENTAGE DE CHAQUE PARAMÈTRE DANS LE TOTAL $\Delta\varphi + \Delta ph + \Delta L$		
	pour un trait φ	pour un trait ph	φ (%)	ph (%)	L (%)
Anan-Mézos.....	6	3	11	22	67
Anan-Mimizan.....	6	3	10,4	22,4	67,2
Gavarnie-Saint-Côme.....	9,9	4,7	7,6	16,2	76,2
Moyennes.....	7	3,5	9,6	20,2	70,2

Les énormes lacunes de notre travail ne nous échappent pas : mais le caractère inédit de notre investigation est une excuse, la seule d'ailleurs. Cela dit, un certain nombre de contrôles seraient nécessaires et à ce propos il faudrait en particulier vérifier :

a) si en milieu dialectal et dans les cas où les individus ont des contacts — provoqués ou occasionnels — avec des parlars très différents des leurs, l'unisensibilisation à la composante lexicale reste, fonctionnellement parlant, un invariant ;

b) si la relation entre changement linguistique global et unisensibilisation lexicale demeure statistiquement constante.

Pour cela on pourrait, en partant d'un point donné de l'A. L. G. et en visitant les localités de cet atlas situées sur divers axes, évaluer le taux de compréhension décroissante du parler du lieu de départ (on utiliserait à cette fin des tests analogues aux nôtres) : les résultats seraient reportés sur une carte où auraient été

1. Même en contexte de dialecte *stricto sensu* la chose est encore partiellement vraie : M. Séguy indique que dans les cinq localités catalanes de son échantillon, les seules différences lexicales fortes du vocabulaire courant atteignent 40 % de l'ensemble des différences observées, mais ici les inconvénients qui pourraient en résulter sont annulés par un polymorphisme « patent » ou « latent » consécutif à l'effet de tuilage.

au préalable inscrites les distances de Hamming, mais le calcul étant fait chaque fois de manière à mettre en évidence l'écart entre la localité d'origine et les diverses localités rencontrées sur le parcours — et de cette superposition seraient tirées les conclusions voulues.

Quel que puisse être l'avenir de ce projet, nous pensons avoir prouvé qu'il n'est pas permis de traiter de l'incidence maximale du fait dialectal sans évoquer le primat évident lexicque en cette affaire, tant du point de vue des bilans impersonnels dressés par le chercheur que de celui des sujets parlants engagés dans l'expérience de la diversité linguistique.

DISCUSSION.

M. BALDINGER. — Sur le tableau n° 2 (vous avez d'ailleurs relevé le fait qu'à Mézos et à Mimizan il y deux enquêtes parallèles), il y a une différence énorme (de 22 à 4). Vous avez dit que c'est un écart individuel. Cela me rend un peu inquiet sur la base de cette statistique puisque, s'il y a des écarts individuels aussi forts, je me demande s'il ne faudrait pas procéder par des données statistiques beaucoup plus nombreuses pour arriver à des moyennes qui soient probantes. C'est le seul point pour lequel vous avez deux enquêtes ; pour les autres, il y a un seul sujet. Donc, pour le seul point où il y a une possibilité de comparaison, l'écart est considérable. Pour les trois autres points, on n'a pas de point de comparaison, et il faut s'y fier à vos données. Mais ce point-là me fait poser la question s'il ne faudrait pas, pour arriver à des résultats sûrs, augmenter le nombre d'enquêtes, parce qu'il y a beaucoup de facteurs individuels qui jouent un rôle : la facilité de compréhension, l'état d'intelligence, etc.

M. RAVIER. — Bien entendu : je l'ai d'ailleurs affirmé en plusieurs endroits de ma communication. Tout d'abord, j'insiste sur le fait qu'il s'agit d'une recherche inédite, présentant des imperfections évidentes et des lacunes considérables. Mais d'un autre côté, j'ai montré que les performances des deux informateurs de Mézos et de Mimizan, ajoutées les unes aux autres, si on les compare globalement à celles de l'informateur d'Anan, sont tout de même statistiquement inférieures à celles de l'informateur d'Anan opérant sur le parler gascon landais distal : c'est cette asymétrie de comportement linguistique qui nous intéresse en tant que telle.

M. ROSTAING. — Mais pourquoi en prendre deux ?

M. RAVIER. — La raison est tout à fait contingente : j'avais travaillé à Mézos le matin et j'ai décidé de me rendre à Mimizan dans l'après-midi, afin de meubler la demi-journée qui me restait. Il est bien certain, et je reprends ici mon intervention précédente, que si l'on somme les chiffres, on s'aperçoit que les sujets de Mézos-Mimizan comprennent moins bien le parler distal que l'inverse : c'est tout ce que j'ai voulu dire. Bien entendu, la nécessité de multiplier les sondages est absolument évidente.

M. BALDINGER. — Une seconde question. Je crois que vous avez raison d'insister sur la valeur du lexicque comme facteur différenciateur.

M. RAVIER. — Il est à la fois un facteur différenciateur objectif, mais aussi un élément capital du processus de communication : ces deux aspects sont intimement liés.

M. BALDINGER. — D'accord, mais je me demande s'il ne faut pas penser qu'un fait lexical a une occurrence 1, disons ; un fait phonétique ou phonologique a une occurrence beaucoup plus élevée parce qu'il se retrouve dans davantage de mots différents ; vous dites : « 7 fois plus significatif ».

M. SÉGUY. — C'est moi qui suis responsable de cette différence. Nous nous sommes aperçus très vite que les traits phonétiques sont décodés. Plus leur occurrence est

fréquente, plus vite ils sont décodés : ils se neutralisent. Par exemple, un languedocien entendant un Gascon prononcer un souffle à la place de *f* se laissera attraper quatre ou cinq fois, mais, à la sixième, il comprendra, il fera l'équivalence.

M. BALDINGER. — Dans ce sens, je l'accepte : il y a un décodage plus rapide et plus facile. Mais cela justifie d'autant plus ma troisième question. Est-ce que l'intercompréhension est une notion suffisante pour la délimitation d'un dialecte ?

M. SÉGUY. — Pas du tout. Ce sont des choses qui se trouvent coïncider ici, mais ce sont deux domaines différents. La différenciation, c'est le point de vue du savant ; vous envisagez le point de vue de l'usager.

M. BALDINGER. — L'intercompréhension peut se faire plus facilement à l'intérieur d'un domaine dialectal comme le gascon. Je me demande ce que l'enquête aurait donné si on avait comparé par exemple le gascon de l'Ouest avec le parler de la Saintonge.

M. SÉGUY. — Là, il y a une limite de langue ; ils ne se comprennent pas et sont obligés de passer par le français. Les Saintongeais, qui parlent un patois de langue d'oïl, et les Gascons du Médoc ne peuvent absolument pas communiquer. Et, d'ailleurs, ils n'essaient pas.

M. BALDINGER. — Et pour la langue d'oc ?

M. SÉGUY. — Pour la langue d'oc, chacun parle sa variété. Ils se comprennent très bien, parce qu'ils ne sont séparés que par des distances phonétiques.

M. BALDINGER. — Donc, le fait de l'intercompréhension ne peut pas constituer un facteur essentiel pour la délimitation du domaine dialectal.

M. SÉGUY. — Du point de vue traditionnel des linguistes, non.

M. BEC. — Je pense que la ligne de clivage peut être faite d'une manière assez nette. La délimitation traditionnelle des dialectes se fait sur une espèce de taxinomie, d'énumération précise de critères objectifs donnés et vue de l'extérieur ; tandis que le facteur de l'intercompréhension est nécessairement socio-linguistique, voire psycholinguistique, et il est évidemment relatif.

Peut-être faudrait-il faire une discrimination aprioristique entre ce que j'appellerais d'une part des thèmes endémiques et, d'autre part, des thèmes en circulation. Je veux dire d'une part des structures de signification qui sont fortement localisées a priori, par exemple la culture de la vigne, la fabrication des paniers, et d'autre part, des thèmes en circulation qui, a priori, doivent être compris partout, au niveau de la signification, pas au niveau des structures, par exemple les activités journalières de quelqu'un, ou des choses absolument courantes. Je crois que c'est important.

M. RAVIER. — J'entends bien : mais ce que je voudrais qu'on comprenne, c'est que j'ai fait porter mon effort sur la phénoménologie de l'intercompréhension.

M. BEC. — Cette recherche phénoménologique correspond tout de même au départ à des postulats méthodologiques. Alors, est-ce qu'il n'aurait pas fallu poser cette discrimination des thèmes endémiques très localisés et des thèmes en circulation ?

M. RAVIER. — Il y a un coefficient aléatoire extraordinaire, dont je crois avoir démontré qu'il est partie intégrante du problème en soi de l'intercompréhension.

M. REMACLE. — Les termes grammaticaux (articles, *que*, etc.) n'échappent-ils pas à l'attention des témoins parce qu'ils sont inaccentués ?

M. SÉGUY. — Le taux d'information de ces mots est lamentable.

M. REMACLE. — Ne serait-il pas intéressant de faire la même expérience en un point central, au croisement des deux axes ?

M. RAVIER. — J'y avais pensé, mais cela aurait alourdi ma communication. D'ailleurs, j'ai le sujet sous la main : c'est mon père.

M. LECOY. — Le peu d'information que fournissent les éléments grammaticaux est très curieux en effet. Mais cela dépend aussi de la nature des textes. Est-ce que vos

textes étaient syntaxiquement très articulés ? Les sujets interrogés comprennent les textes par le lexique ; cela les amène quelquefois à des contresens graves. Si vous aviez eu un texte écrit, avec des phrases syntaxiquement plus complexes, les risques de non-compréhension auraient été tout de même plus grands.

M. SÉGUY. — Ce n'est pas nous qui avons fabriqué les textes, ce sont eux.

M. LECOY. — Ils ont fabriqué des textes qui sont conformes à l'usage de leur langue, une langue dans laquelle le système grammatical est relativement simple.

M. SÉGUY. — Pourtant, il y a un verbe flexionnel qui est extrêmement compliqué en gascon. Ils ont commis souvent des erreurs de personnes, mais cela ne change pas l'essentiel du message.

M. LECOY. — Le problème subsiste malgré tout. Mais je ne dis pas que cela fausse vos résultats. D'ailleurs, de façon générale, un expérimentateur a parfaitement le droit de se placer dans les conditions qu'il veut pour réaliser son expérience.

M. DEPARIS. — J'ai relevé cette phrase dans la communication : « Les témoins sont surpris par l'ampleur de la variation linguistique. » Je voudrais dire qu'aussi bien chez M. Remacle que chez nous, en picard, ils ne le seraient pas du tout ; l'intercompréhension va même d'arrondissement en arrondissement.

D'autre part, vous avez parlé d'un médiateur qui s'appelle l'occitan commun. Dans quel ordre comptez-vous diriger vos recherches ?

M. RAVIER. — Je dois d'abord imaginer un protocole et un modèle de recherche.

M. BEC. — J'ai quelques idées qui correspondent à une méthode et à une documentation que je qualifierais presque de préhistoriques parce qu'elles sont assez lointaines. J'avais enregistré la Parabole en occitan commun et je l'avais passée devant plusieurs auditeurs, de part et d'autre du faisceau d'isoglosses qui sépare le languedocien du gascon, et j'avais noté les réactions des sujets. La première question était : « avez-vous compris ce texte ? » J'avais obtenu un pourcentage de réponses positives ahurissant : tout le monde avait compris. Deuxième question : « Est-ce votre dialecte ? » J'ai eu évidemment une proportion de réponses négatives assez grande, mais j'ai eu des réponses positives. Troisième question : « Si ce n'est pas votre dialecte, de quel dialecte s'agit-il ? » Je ne me souviens plus du champ de dispersion des réponses, mais il était assez impressionnant. Ça allait de 10 à 20 ou à 100 kilomètres. Je pense que des pareilles expériences pourraient être tentées avec plus de méthodes et moins de fantaisie que je ne l'ai fait.

M. RAVIER. — J'ai tenté une expérience du même genre en utilisant des échantillons, traduits dans les quatre formes du gascon représentées par mes points d'enquête, de la Parabole de l'Enfant Prodigue : j'ai essayé d'amener mes témoins à me dire en quoi le texte proposé leur paraissait différent de leur parler normal et s'ils situaient cette différence dans la « prononciation », les « mots » ou telle autre partie de la langue. Cette expérience s'est soldée par un échec lamentable.

Je croyais, en vertu de ce que M. Séguy nous a tout à l'heure démontré, qu'ils allaient au moins repérer les écarts d'ordre phonétique : il n'en a rien été. Bien mieux, le sujet d'Anan n'a pas senti les caractéristiques phonologiques, pourtant aberrantes, du gascon landais par rapport à l'occitan normal ; il n'en a eu nullement conscience. Peut-être faudrait-il refaire l'expérience avec une autre batterie de textes.

Quant à demander aux informateurs s'ils ont « compris » le texte proposé, la question n'est-elle pas un peu naïve ? Certains ne disent-ils pas oui pour être agréables à l'enquêteur ?

M. LECOY. — Le problème soulevé par M. Deparis est très intéressant. Pour les dialectes du Nord de la France, la langue commune c'est le français que tous les sujets parlants connaissent. Dans le Midi, c'est l'occitan, qui est un peu plus fanto-

matique que le français. Il est curieux et intéressant de voir des sujets se référer à une langue qui n'est qu'une forme, qui, pour la plupart d'entre eux, n'a jamais été réalisée. Il faudrait mettre au point une méthode qui permette de saisir cette forme de langue que possèdent les Occitans, alors qu'ils ne la pratiquent pas.

M. RAVIER. — Nous savons que le transcodage naturel joue. Par exemple, tous les Gascons connaissent l'équivalence entre le *h* de la rive gauche de la Garonne et le *f* de la rive droite ; évidemment, il s'agit ici, du niveau le plus simple, le plus élémentaire du transcodage.